

Je passais le mois de mars 1892 à Menton, sur la Côte d'Azur. Dans cet endroit retiré on trouvait tous les avantages, en privé, que l'on pouvait avoir en public à Monte-Carlo ou à Nice, quelques kilomètres plus loin. Cela pour dire que l'on est inondés de soleil, avec l'air embaumé et la mer bleue étincelante, sans les assemblées humaines de Peaux-Rouges, leur agitation, les plumes et les étalages. Menton est paisible, simple, reposante, sans prétention ; les riches et les snobs ne viennent pas là. En général, je veux dire, les riches ne viennent pas là. De temps en temps arrive un homme riche, et justement j'ai fait la connaissance de l'un d'entre eux. Pour pouvoir partiellement le dissimuler, je l'appellerai Smith. Un jour, à l'Hôtel des Anglais, au déjeuner, il s'exclama :

« Vite ! Jetez un œil à l'homme qui sort par la porte. Regardez-le bien en détail.

- Pourquoi ?

- Savez-vous qui il est ?

- Oui, il a passé plusieurs jours ici avant que vous arriviez. C'est un ancien industriel de la soie de Lyon, à la retraite, très riche, à ce qu'on dit, et je devine qu'il est seul au monde car il semble toujours triste et rêveur, et ne parle avec personne. Son nom est Théophile Magnan. »

Je supposais que Smith procéderai alors à la justification de l'intérêt qu'il portait à ce Monsieur Magnan ; mais au lieu de ça, il se plongea dans ses pensées et s'éloigna apparemment de moi et du reste du monde pendant quelques minutes. De temps en temps, il passait ses doigts dans ses cheveux blancs soyeux pour s'aider à réfléchir et laissait par la même occasion son déjeuner refroidir. Finalement, il dit :

« Non, c'est parti ; je ne parviens pas à m'en souvenir.

- Vous souvenir de quoi ?

- C'est une des ravissantes petites histoires de Hans Andersen. Mais elle m'a échappé. Elle correspond en partie à cela : un enfant a un oiseau en cage, qu'il aime beaucoup mais qu'il néglige étourdiment. L'oiseau s'égosille à chanter mais personne ne l'entend et personne n'y prête attention ; il advient que la fin et la soif envahissent la créature ; son chant devient plaintif et faible et finalement cesse : l'oiseau meurt.

L'enfant vient et est déchiré de remords puis, avec des larmes amères et des lamentations, il appelle ses amis et ils enterrent l'oiseau en grande pompe et avec le plus tendre chagrin, sans savoir, pauvres choses, qu'il n'y a pas que les enfants qui affament les poètes jusqu'à la mort puis dépensent alors en funérailles et en monuments une somme qui aurait suffi à les garder vivants et à leur assurer une vie aisée et confortable. Maintenant... »

Mais à cet instant, nous fûmes interrompus. Vers dix heures ce soir-là, je tombai sur Smith. Il me fit rentrer dans son petit salon pour fumer avec lui et boire un Scotch chaud. C'était un endroit douillet, avec ses fauteuils confortables, ses lampes plaisantes et sa cheminée chaleureuse dans laquelle brûlait du bois d'olivier de saison. Pour rendre tout cela parfait, il y avait le grondement étouffé des vagues déferlant à l'extérieur. Après le deuxième Scotch, et une conversation plus indolente et satisfaisante, Smith dit :

« Maintenant que nous sommes bien préparés, je vais vous raconter une curieuse histoire, et vous allez l'écouter. Ça a été un secret pendant de nombreuses années, un secret entre moi et trois autres personnes ; mais je vais maintenant en briser le sceau. Êtes vous bien assis ?

- Parfaitement. Allez-y. »

Voici ce qu'il me raconta :

« Il y a longtemps, j'étais un jeune artiste, un très jeune artiste en fait ; j'étais dans différentes régions de France, en réalisant des esquisses par-ci par-là et j'ai été rapidement rejoint par un couple d'adorables jeunes Français qui faisaient la même chose que moi. Nous étions aussi heureux que nous étions pauvres et aussi pauvres que nous étions heureux, exprimez-le comme vous voulez. Claude Frère et Carl Boulanger, c'était le nom de ces deux garçons. Très, très bons compagnons, et les esprits les plus radieux qui aient jamais ri de la pauvreté et pris du bon temps par tous les climats.

« Finalement, nous nous arrêtrâmes dans un village de Bretagne, et un artiste aussi pauvre que nous nous accueillit et nous sauva littéralement de la faim : François Millet... »

- Quoi ! Le *grand* François Millet ?

- Grand ? Il n'était pas plus grand que nous, alors. Il n'était pas célèbre, même dans son propre village, et il était si pauvre qu'il n'avait rien que des navets pour nous nourrir, et encore : les navets nous manquaient parfois. Nous devînmes tous quatre rapidement amis, de très bons amis, inséparables. Nous peignons ensemble de toutes nos forces, empilant des toiles et des toiles, mais en ne nous débarrassant que de très peu d'entre elles. Nous passâmes d'adorables moments ensemble mais, ô mon Dieu, comme nous étions parfois affamés !

« Pendant à peu près deux ans, cela continua. Enfin, un jour, Claude dit : « Les garçons, nous sommes à bout. Vous comprenez ça ? Absolument à bout. Tout le monde a frappé, on s'est ligué contre nous. J'ai fait le tour du village et ça se passe comme je vous le dis. Ils refusent de nous faire crédit d'un centime de plus tant que nous n'aurons pas payé nos dettes.

« Ceci nous glaça. Chaque visage était livide de consternation. Nous nous rendions compte que notre situation était désespérée. Il y eut un long silence. Finalement, Millet dit en soupirant :

« “Rien ne me vient... Rien. Suggérez quelque chose, les gars.” »

« Il n’y eut aucune réponse, à moins que l’on considère un silence lugubre comme une réponse. Carl se leva et fit nerveusement les cent pas pendant un moment, puis dit :

« “C’est une honte ! regardez toutes ces toiles : des piles et des piles de tableaux aussi bons que ce qui se peint en Europe ; je me moque de savoir par qui. Oui, et beaucoup d’étrangers de passage ont dit la même chose, ou presque, peu importe.

« - Mais ils n’en ont pas acheté, dit Millet.

« - Qu’importe, ils l’ont dit ; et c’est vrai, de plus. Regarde ton “*Angélus*”, là ! Qui me dira...

« - Bah, Carl... Mon “*Angélus*” ! On m’en a proposé cinq francs.

« - Quand ?

« - Qui te les as proposés ?

« - Où est-il ?

« - Pourquoi ne les as-tu pas pris ?

« - Allez... Ne parlez pas tous en même temps. J’ai pensé qu’il m’en donnerait plus... J’étais sûr de cela... Il l’examinait... alors je lui en ai demandé huit.

« - Bien... et alors ?

« - Il a dit qu’il reviendrait.

« - Tonnerre et éclairs ! Pourquoi François...

« - Oh, je sais... Je sais ! C’était une erreur et j’ai été bête. Les garçons, j’ai voulu faire de mon mieux ; vous m’accorderez au moins ça, et je...

« - Pourquoi ? Bien sûr, nous le savons, béni sois-tu, cher ami ; mais ne fais plus l’idiot.

« - Moi ? Si seulement quelqu’un pouvait venir et nous en offrir un chou... Vous verriez !

« - Un chou ! Oh, ne mentionne pas cela... Ça me met l’eau à la bouche. Parlons de choses moins pénibles.

« - Les garçons, dit Carl, *est-ce que* ces tableaux manquent de valeur ? Répondez-moi.

« - Non !

« - Ne sont-ils pas d’une très grande et haute valeur ? Répondez-moi.

« - Si !

« - D’une si grande et haute valeur que si un nom illustre leur était attaché, ils se vendraient à des prix sensationnels ? N’est-ce pas ainsi ?

« - Bien sûr. Personne n’en doute.

« - Mais... Je ne plaisante pas... *N’est-ce pas* ainsi ?

« - Pourquoi ? Bien sûr que c’est ainsi... Et nous ne plaisantons pas. Mais et alors ? Et alors ? En quoi cela nous concerne-t-il ?

« - En ceci, camarades : nous allons leur *attacher* un nom célèbre !”

« La conversation animée s’arrêta net. Les visages interrogatifs étaient tournés vers Carl. De quelle sorte

d’énigme s’agissait-il ? Où pouvait-on emprunter un nom célèbre ? Et qui allait l’emprunter ?

« Carl s’assit et dit :

« “Maintenant, j’ai une chose on ne peut plus sérieuse à vous proposer. Je pense que c’est le seul moyen de nous éviter l’hospice, et je crois que c’est un moyen très sûr. Je fonde cette opinion sur une multitude de faits certains et bien établis dans l’histoire humaine. Je crois que mon projet nous rendra tous riches.

« - Riches ! Tu as perdu l’esprit.

« - Non, pas du tout.

« - Si, bien sûr... Tu as perdu l’esprit. Qu’*entends-tu* par “riches” ?

« - Une centaine de milliers de francs par tableau.

« - Il a perdu l’esprit. Je le savais.

« - Oui, c’est sûr. Carl, les privations ont été trop dures pour toi, et...

« - Carl, tu veux prendre un cachet et aller te coucher directement ?

« - Faites-lui d’abord un bandage... Bandez-lui la tête et alors...

« - Non, bandez-lui les talons ; c’est là que son cerveau s’est installé depuis des semaines, je l’ai remarqué.

« - La ferme ! dit Millet avec une sévérité ostensible, et laissez le garçon dire ce qu’il a à dire. Alors, maintenant, sors-nous ton projet, Carl. Quel est-il ?

« - Et bien, voilà, en guise de préambule je vous demanderai de noter ce fait de l’histoire humaine : que la valeur de plus d’un grand artiste n’a jamais été reconnue qu’après qu’il ait été affamé et mort. Cela s’est produit si souvent que j’ai eu l’audace d’en faire une loi. Cette loi : que le mérite de *chaque* grand artiste inconnu et négligé doit être et sera reconnu, et ses tableaux atteindront des prix élevés après sa mort. Mon projet est le suivant : nous devons tirer au sort... L’un d’entre nous doit mourir.”

« La remarque tomba si calmement et de façon si inattendue que nous en oubliâmes de bondir. Puis il y eut à nouveau un concert sauvage de conseils, de conseils médicaux, pour sauver le cerveau de Carl ; Mais il attendit patiemment que l’hilarité se calme, puis revint à son plan :

« “Oui, l’un de nous doit mourir pour sauver les autres, et lui-même. Nous allons tirer au sort. Celui qui sera choisi devrait devenir célèbre et nous devrions devenir riches. Calmez-vous maintenant, calmez-vous ; ne m’interrompez pas. Je vous dis que je sais de quoi je parle. Voici l’idée. Au cours des trois mois à venir, celui qui est censé mourir devra peindre de toutes ses forces, accroître son fonds autant qu’il le pourra ; pas de tableaux, *non* ! des esquisses, des études, des morceaux d’études, des fragments d’études, une douzaine de petits coups de pinceau sur chacun, sans aucun sens, bien sûr, mais avec *ses* initiales ; il en produira quinze par jour, chacun avec une

particularité ou une spécificité, facilement repérable comme étant la sienne... *Voilà* les choses qu'on vend, vous savez, et que l'on collecte à des prix fabuleux pour les musées mondiaux, après que le grand homme soit parti ; nous en aurons une tonne de prête, une tonne ! Et pendant tout ce temps, les autres seront occupés à supporter le moribond, à travailler Paris et les marchands, préparations de l'événement à venir, vous savez ; et quand tout sera prêt et à point, nous annoncerons le décès et obtiendrons les fameuses funérailles. Vous voyez l'idée ?

« - N... Non ; en fait, pas vraiment... »

« - Pas vraiment ? Vous ne voyez pas ? L'homme ne meurt pas réellement ; il change de nom et disparaît ; nous enterrons un mannequin, et nous pleurons dessus, avec l'aide du monde entier. Et je... »

« Mais il ne put achever. Chacun explosa en un concert d'applaudissements et de hurrahs ; tous sautèrent sur leurs pieds, caracolèrent dans la pièce, se jetèrent au cou les uns des autres dans des transports de gratitude et de joie. Pendant des heures, nous parlâmes du grand plan, sans même ressentir la faim ; enfin, lorsque tous les détails furent réglés de manière satisfaisante, nous tirâmes au sort et Millet fut désigné, "désigné pour mourir", comme nous le disions. Alors, nous rassemblâmes ces choses dont on ne se sépare jamais jusqu'à ce qu'on les parie contre la richesse future : souvenirs, bibelots et autres, et elles furent mises en gage pour nous fournir de frugaux souper et déjeuner d'adieux, et nous laisser quelques francs pour voyager, ainsi qu'une réserve de navets qui permette à Millet de vivre quelques jours.

« Le matin suivant, de bonne heure, nous partîmes tous les trois, sitôt après le déjeuner ; à pied, bien sûr. Chacun d'entre nous emportait une douzaine de petits tableaux de Millet, dans le but de les marchander. Carl prit la route pour Paris, où il allait commencer à bâtir la réputation de Millet en vue du grand jour à venir. Claude et moi nous séparâmes et nous dispersâmes à travers la France.

« À présent, cela vous surprendra de savoir à quel point ce fut chose facile et confortable. Je marchai deux jours avant d'amorcer mon commerce. Je commençai alors à esquisser une villa dans la banlieue d'une grande ville, parce que j'avais vu le propriétaire se tenir dans une haute véranda. Il descendit pour regarder, je me doutais qu'il le ferait. Je travaillais rapidement, en essayant de le garder intéressé. Occasionnellement, il laissait échapper une petite exclamation d'approbation ; bientôt, il parla avec enthousiasme et dit que j'étais un maître !

« Je posai mon pinceau, pris ma sacoche, sortis un Millet et pointai les initiales dans le coin. Je dis, fièrement :

« "Je suppose que vous reconnaissez *ceci* ? Eh bien, il m'a enseigné ! Je *pense* bien que je connais mon métier !"

« L'homme eut l'air coupable et embarrassé, et resta silencieux. Je dis, douloureusement :

« "Vous ne voulez pas dire que vous ne connaissez pas la signature de François Millet !"

« Bien sûr, il ne connaissait pas cette signature ; mais il était l'homme le plus reconnaissant que vous ayez jamais vu, en de pareilles circonstances, d'être tiré d'une position aussi inconfortable avec de si simples paroles. Il dit :

« "Non ! Quoi, *c'est* un Millet, bien sûr ! Je ne sais pas à quoi je pensais. Bien sûr que je le reconnais maintenant."

« Ensuite, il voulut l'acheter ; mais je dis que bien que n'étant pas riche, je n'étais pas pauvre *à ce point*. Cependant, finalement, je le laissai l'emporter pour huit cents francs.

- Huit cents !

- Oui. Millet l'aurait vendu pour une côtelette de porc. Oui, j'obtins huit cent francs pour cette petite chose. J'aimerais pouvoir le récupérer pour quatre-vingts mille. Mais ce temps est révolu. Je fis un très joli tableau de la maison de cet homme et je voulais le lui offrir pour dix francs, mais cela n'aurait pas marché, étant donné que j'étais l'élève d'un tel maître, alors je le lui vendis pour cent. J'envoyai les huit cents francs directement à Millet depuis cette ville et repartis le lendemain.

« Mais je ne marchai pas, non. J'allai à cheval. J'ai toujours voyagé à cheval depuis.

« Je vendis un tableau par jour, et n'essayai jamais d'en vendre deux. Je disais toujours à mon client :

« "Je suis vraiment un idiot de vendre un tableau de François Millet, car cet homme ne vivra pas plus de trois mois, et quand il mourra ses toiles ne pourront être obtenues ni pour de l'amour ni pour de l'argent."

« Je pris soin de diffuser ce petit fait aussi loin que je pus, et de préparer le monde à l'événement.

« Je m'attribue le mérite de notre technique de vente des tableaux, c'était la mienne. Je l'avais suggérée ce dernier soir, alors que nous établissions notre plan de bataille, et nous avions tous les trois convenu de la tester loyalement avant de l'abandonner pour une autre. Elle fonctionna pour nous tous. Je marchai seulement deux jours, Claude marcha deux jours ; nous craignions tous deux de rendre Millet célèbre trop près de chez lui. Mais Carl marcha seulement une demi-journée, le brillant bougre inconscient, et après cela voyagea comme un duc.

« De temps en temps, nous rencontrions le rédacteur d'un journal local et lui donnions un article pour la presse ; pas un article annonçant qu'un nouveau peintre avait été découvert, mais un article laissant entendre que tout le monde connaissait François Millet ; pas un article le comblant d'éloges, mais juste un mot concernant l'état de santé présent du "maître", parfois optimiste, parfois accablé, mais toujours teinté de craintes pour le pire. Nous soulignions toujours ces paragraphes et envoyions les papiers à toutes les personnes qui avaient acheté de nos tableaux.

Carl arriva rapidement à Paris et œuvra de main de maître. Il devint ami avec les correspondants des journaux et obtint que l'état de santé de Millet soit diffusé en Angleterre, sur tout le continent, en Amérique, et partout.

Au bout de six semaines, nous nous retrouvâmes tous les trois à Paris et décidâmes d'une pause. Nous cessâmes de demander à Millet d'autres toiles. Le succès était si grand, l'affaire était tellement à point que nous vîmes que ce serait une erreur de ne pas frapper aussitôt, sur-le-champ, sans plus attendre. Nous écrivîmes donc à Millet de se mettre au lit et de commencer à dépérir assez rapidement, car nous aurions aimé qu'il meure en dix jours s'il pouvait être prêt.

« Alors nous fîmes les comptes et découvrîmes que nous avions vendu quatre-vingt-cinq petits tableaux et études et obtenu soixante-neuf mille francs en échange. Carl réalisa la dernière et la plus belle de toutes les ventes. Il vendit "*L'Angélus*" pour vingt-deux mille francs. Comme nous l'avons félicité ! Nous n'avions pas prévu que le jour viendrait où la France lutterait pour le posséder et qu'un étranger s'en emparerait pour cinq cent cinquante mille, en espèces.

Nous fîmes un dernier souper au Champagne cette nuit-là ; le lendemain, Claude et moi fîmes nos bagages et partîmes soigner Millet durant ses derniers jours, éloigner les curieux de la maison, et envoyer des bulletins de santé quotidiens à Carl, à Paris, en vue de leur publication dans les journaux de plusieurs continents, pour informer le monde qui attendait. La triste fin advint et Carl fut là à temps pour aider aux derniers rites funèbres.

« Vous vous souvenez de ces grandes funérailles, du retentissement qu'elles eurent sur tout le globe et combien de célébrités de deux continents vinrent y assister et témoigner leur chagrin. Tous les quatre, toujours inséparables, portâmes le cercueil, et n'acceptâmes l'aide de personne. Nous avons raison de le faire, car il n'y avait qu'un mannequin de cire à l'intérieur et que tout autre porteur de cercueil aurait repéré l'erreur de poids. Oui, nous quatre vieux amis, qui avons affectueusement partagé les privations dans les difficiles temps anciens maintenant révolus, portâmes le cerc...

- Comment ça quatre ?

- *Nous* quatre, car Millet aida à porter son propre cercueil. Déguisé, vous savez. Déguisé en membre de la famille, de la famille éloignée.

- Étonnant !

- Mais vrai, juste ainsi. Eh bien, vous vous souvenez comment les tableaux prirent de la valeur. L'argent ? Nous ne savions plus qu'en faire. Il y a un homme à Paris, aujourd'hui qui possède soixante-dix toiles de Millet. Il nous les a achetées pour deux millions de francs.

Quant aux boisseaux d'esquisses et d'études que Millet avait produites à la pelle durant les six semaines pendant lesquelles nous avons été sur les routes, eh bien, cela vous étonnera d'apprendre à quel prix nous les vendons de nos jours - c'est-à-dire quand nous consentons à en laisser partir une !

- C'est une histoire merveilleuse, parfaitement merveilleuse !

- Oui... Cela revient à ça.

- Qu'est-il advenu de Millet ?

- Pouvez-vous garder un secret ?

- Je peux.

- Vous vous rappelez l'homme sur lequel j'ai attiré votre attention dans la salle à manger, aujourd'hui ? *C'était François Millet.*

- Grand...

- Dieu ! Oui. Pour une fois on n'a pas affamé un génie à mort puis mis dans d'autres poches le salaire qu'il aurait dû percevoir. Nous n'avons pas permis que *cet* oiseau chanteur siffle de tout son cœur sans être entendu puis soit payé par le faste glacé de grandes funérailles. Nous y avons veillé.

Mark TWAIN

*Is he living or is he dead*, 1893

Traduction : Stéphanie Vallot  
et Bruce Demaugé-Bost